

La pensée en danger



Tome II : les démolisseurs de l'Ecole

JACQUES PONNIER



Jacques Ponnier

La Pensée en danger,

tome II

Les Démolisseurs de l'École

© Jacques Ponnier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8275-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

Le premier tome de cet essai a tenté de dégager les principes de la « soft idéologie » postmoderne. Le second, que voici, aborde la question de l'Ecole républicaine, de son histoire et de son avenir.

J'ai longtemps hésité à le publier cette année, car il est lourd de critiques de l'institution résultant des diverses réformes que nous avons connues, dont la dernière en date. Or la triste pandémie que nous subissons fait que nous considérons déjà comme une victoire que les jeunes français puissent avoir un enseignement « en présentiel », que l'Ecole, donc, fonctionne à peu près. Le ministre de l'Education français s'est obstiné à laisser les établissements ouverts, ce qui suggérerait la grande valeur de l'enseignement. À titre personnel, j'ai estimé que c'était une lourde erreur. Le soir du 17 mars 2021, on a commencé à voir de nombreuses contaminations. Espérons que les dégâts ne seront pas trop graves.

Avec tout cela, on oublie les terribles faiblesses de cette Ecole, et on ne verra pas d'un bon œil quelqu'un qui se donne pour tâche de les pointer pour proposer, enfin, une véritable réforme qui, après des années de triste fourvoiement, aille dans le bon sens.

Finalement, j'ai pensé que subir cette situation exceptionnelle ne devait pas nous empêcher de prendre la mesure du réel et de réfléchir à ce que pourrait être l'instruction, en France, dans l'avenir. Beaucoup parlent, actuellement, d'un monde nouveau qui surgirait après la crise. Il est urgent de réfléchir à ce que nous désirons que soit ce monde, car, sinon, nous perpétuerons les défauts du présent et aucun progrès ne sera possible. Pire : il faut s'attendre à ce que ceux qui ont imposé à notre Ecole un modèle pédagogique, à mon sens, catastrophique, vous pourrez en juger en lisant ce tome, partent en guerre dès les jours un peu meilleurs pour dénoncer l'insuffisance de l'application de leur modèle et réclamer que l'on aille beaucoup plus loin. Dès lors, à la place d'un monde meilleur, nous en aurions un encore bien pire.

Dans ce tome, il ne s'agit pas de remplacer l'analyse philosophique menée jusqu'ici, par une approche simplement sociologique. C'est la philosophie qui continue son travail.

Avant de commencer l'analyse de l'Ecole, il faut être bien persuadé que son destin est inséparable de celui de la société postmoderne toute entière.

Dans le tome I, j'ai présenté l'attitude irresponsable du grand nombre de gens qui ont répandu la Covid 19 un peu partout et continuent à le faire sans l'ombre d'un remords et sous la bénédiction, ou du moins le regard complaisant, de ceux qui ont pourtant à charge de leur faire entendre raison, à savoir les gouvernants et leurs relais, les médias, comme un extraordinaire révélateur de ce qu'est la postmodernité : l'abandon de toute référence à un idéal et de tout effort pour se dépasser, le culte du laisser-aller et du petit plaisir quotidien, la disparition de toute forme de respect pour les grandes réalisations de l'humanité et le mépris stupide du passé, la revendication d'une égalité absolue entre tous, c'est-à-dire entre ceux qui ont du mérite et ceux qui n'en n'ont pas, et, enfin, la baisse inquiétante du niveau de culture et de réflexion. Ce dernier trait est particulièrement saillant chez une grande partie des jeunes, et explique pourquoi, en particulier en France, ils ont été les champions de la diffusion du virus. Avant de reprendre le travail d'analyse, je vous livre la dernière perle entendue sur les ondes en Janvier 2021. Un journaliste interroge un de ces jeunes sur la nécessité de respecter les gestes barrières et la fameuse distance sociale, et voici sa réponse : « ah ça suffit ! Depuis des mois on ne parle que de cela, il faut changer de thème ! »

Je ne pensais pas que l'on pouvait en arriver à un tel degré de bêtise, mais je m'aperçois que cela fait deux ou trois fois que je dis cela ! C'est que, chaque fois, on s'enfonce un peu plus dans le marais de l'irréflexion postmoderne.

Un petit peu d'explication de texte. Je ne vous ferai pas l'injure de penser que vous avez besoin de moi pour la faire, mais cela vous épargnera quelques efforts.

– D'abord, l'univers mental de ce jeune est clôturé par les « évidences » journalistiques : ce sont les journalistes qui aiment ce qui « fait le buzz » pour l'abandonner dès qu'ils ont pressé tout le jus du fruit. Eh bien, lui pense comme eux : cela fait trop longtemps, il « en a marre », le pauvre, il faut lui trouver un nouveau jeu, comme dans son enfance, quand ses parents devenus ses esclaves ne le lâchaient pas une minute et lui proposaient sans cesse de nouvelles activités, car, bien entendu, il ne fallait pas qu'il reste sans contacts sociaux ni surtout, (oh horreur, oh catastrophe !), qu'il s'ennuie. On a fait de lui cet enfant gâté, on lui a inoculé cette addiction à la consommation incessante qui impose le renouvellement permanent des objets consommés, au détriment de leur qualité.

– Alors voilà, la Covid 19, cela fait trop longtemps, « ça soule », ce qui nous amène au deuxième élément de commentaire : ce jeune parle d'une pandémie atroce qui pourrait devenir une véritable menace planétaire (on ne sait pas encore, on peut espérer en la vaccination, mais n'oublions pas qu'avec la circulation actuelle et qui a déjà trop longtemps duré, une mutation vraiment dangereuse voit sa probabilité augmenter et rien ne dit que de nouveaux vaccins pourraient la juguler) comme d'un « truc qui fait le buzz » ordinaire, un thème d'actualité qu'il faut changer parce qu'il est devenu barbant. Je pourrais souligner qu'il ne se rend même pas compte que c'est à cause de gens comme lui que cela s'éternise, mais ce qui me frappe davantage, dans cette dernière version de la « pensée » postmoderne, c'est son aspect quasi délirant : *une pandémie n'est pas une maladie qui peut faire mourir, c'est un simple thème pour les médias*. Derrière le mot, il n'y a aucune réalité. Je disais déjà, dans le tome I, que ces jeunes sont devenus incapables d'imaginer, de donner une quasi présence à une idée en anticipant l'avenir. Tant qu'ils ne voient pas mourir quelqu'un, la mort n'existe pas : « vous ne parlez que de la mort, changez de disque, vous n'êtes pas gais ! »

Ces trente dernières années, des sociologues ont dénoncé le déni de la mort dans nos sociétés sans dieux. J'en parle beaucoup dans le tome V de *Mon Cours de philosophie*, qui paraîtra cette année. Mais je crois, désormais, que cette analyse date et qu'il faut aller plus loin : *ce n'est pas seulement la mort qui, désormais, fait l'objet d'un déni, c'est toute réalité qui vient contrecarrer mes projets et menacer l'assouvissement de mes désirs*.

Voilà ce que m'inspire les quelques mots de ce malheureux. Malheureux, oui, car il est plus à plaindre qu'à blâmer, c'est le pur produit de l'éducation postmoderne, qui a cessé d'en être une véritable. Cela m'amène à une troisième et dernière série de remarques, à propos de cette autre jeune qui a écrit au président de la république pour lui dire que, privée de ses cours à l'université, elle était « comme morte » et qu'elle sombrait dans la dépression quand elle considérait sa chambre, car son ordinateur était sur une table, en face de son lit.

Voilà, quand un étudiant travaille dans la pièce où il dort, il est « comme mort » et frôle l'internement psychiatrique. Il faudrait dire cela aux sans abri. Je sais, cette remarque est de mauvais goût, mais, que voulez-vous, c'est tellement énorme que l'on sort de ses gonds. Notre président, lui, s'est montré compatissant : il lui a fait savoir qu'il comprenait sa détresse, mais qu'il fallait

qu'elle tienne encore quelques semaines... Un discours pour otage de terroristes cruels ! J'avais dénoncé, dans le tome I, le caractère complaisant du discours de nos gouvernants et de nos médias, cet exemple ne fait que confirmer mes propos.

Attention : je ne dis pas que cette personne mérite forcément qu'on la houspille et qu'on la rappelle à ses devoirs élémentaires. Elle est peut-être, effectivement, en grande détresse, mais *il est impossible, impensable et presque scandaleux d'expliquer entièrement cette détresse par les nécessaires mesures de protection contre l'épidémie*. Il est possible qu'une perturbation psychique la fasse souffrir depuis longtemps et l'ait fragilisée. Je n'en sais rien, en tant que psychanalyste, si j'exerçais, je serais prêt, évidemment, à l'écouter, mais *il n'est pas question de faire de ce cas la norme* et d'inciter tous les français à pleurer sur leur sort, qui n'est pas encore, et je prie tous les dieux pour que la situation ne s'aggrave pas, un sort dramatique ou même tragique.

Ou alors, c'est que mon appréciation de la jeunesse est devenue fausse. Peut-être, après tout, qu'en quelques années la postmodernité a accéléré ses ravages. Peut-être que les gens très jeunes, aujourd'hui, sont des gens complètement démunis et prêts à s'effondrer dès que leurs béquilles leur sont enlevées.

Cela ne m'étonnerait pas tellement : je n'entends parler que de mères qui portent constamment l'enfant, ne le laissent jamais seul et le sollicitent en permanence comme s'il devait tomber dans le néant dès qu'elles cessent de s'en occuper. Le résultat est que, malheureusement, il tombe effectivement dans le néant, un *néant narcissique*, car son « moi » n'a aucune consistance. Si une psychothérapie (psychanalytique de préférence) ne le sauve pas, il deviendra quelque'un absolument *incapable d'être seul*, pour décaler le beau titre de Ronald W. Winnicott. C'est bien le cas de cette jeune personne qui a écrit au président : elle ne supporte pas de travailler chez elle, de rester dans sa chambre-bureau d'étudiant.

Quand je pense que, lors de la seule année que j'ai passée à l'université (j'étais en classe préparatoire aux grandes Ecoles), j'ai assisté à très peu de cours car je les trouvais médiocres, me contentant de ceux de deux ou trois professeurs que je respectais et admirais, et que je passais toute mes journées à éplucher, dans la maison familiale où j'habitais encore, les textes des grands philosophes (c'étaient Leibniz et Hegel, cette année-là, qui étaient au programme de l'agrégation). Je me souviens : je montais dans le bureau de mon père, car, étant seul et n'étant dérangé par personne, je m'y trouvais bien, j'ouvrais *La*

Phénoménologie de l'esprit, et je tentais de comprendre, je me colletais avec le texte, j'étais énervé, excité, mais heureux. Dans la suite de l'année, des amis m'ont imposé de m'occuper d'autres étudiants qui étaient déracinés et se sentaient mal. Je l'ai fait, cela n'a servi à rien, et moi, j'ai perdu mon bonheur.

Parce qu'il faut tout de même dire quelque chose, même si cela fait hurler à nouveau les postmodernes : nos meilleurs amis ne sont pas forcément ceux qui sont vivants. Personnellement, j'ai des amis que j'aime énormément, mais j'éprouve des sentiments au moins aussi intenses pour des gens morts depuis longtemps comme Franz Schubert, Richard Wagner, Jean Sibelius, Richard Strauss, et Marcel Proust, pour n'en citer que quelques-uns. Quand on aime passionnément la musique, la littérature, l'histoire et la philosophie, on n'est jamais seul ! Alors, je me dis avec compassion et angoisse : quel est le vide intérieur de ces pauvres jeunes qui ne peuvent supporter de ne pas être en compagnie de gens matériellement présents ? Sont-ils à ce point dépourvus de puissance de synthèse mentale pour être incapable de convoquer les esprits des absents ? Mais, si c'est le cas, comment peuvent-ils supporter la vie ?

Effectivement, ils ne la supportent pas s'ils ne peuvent s'enivrer rituellement en fin de semaine en compagnie. On a dû supprimer les fêtes, on voit le résultat.

Je pense que cette description très sombre de la situation, que chacun peut faire, je ne fais que braquer un projecteur sur elle, doit nous terrifier et nous faire réagir. Il faut mettre fin à ce monde postmoderne qui a produit ce désastre. Non pas en le révolutionnant, ce serait pire, mais en le réformant en profondeur.

Or qu'est-ce qui explique que les jeunes n'aient plus en eux-mêmes de quoi les occuper et leur donner le bonheur qui fait supporter la vie ? La réponse est claire : *c'est la faillite de la mission éducative de la famille et l'impuissance d'une Ecole en déclin à compenser cette perte.*

Or, la structure familiale, il nous est très difficile, voire impossible de la réformer. Tout ce que nous pouvons faire est de produire et répéter un discours collectif bien décidé à en finir avec la postmodernité destructrice des idéaux. Non au relativisme, non au laxisme éthique, non au décervelage des écrans ! Et, avant tout, retrouvons une Ecole digne de ce nom !

Rappel des principes de l'idéologie postmoderne

Je rappelle que par « postmodernité », terme que j'ai emprunté à Gilles Lipovetzky, j'entends ce mode d'organisation économique, social et idéologique qui a succédé à la *modernité*, en prétendant l'accomplir, mais, en réalité, en la trahissant. Je comprends, en effet, la modernité comme cet extraordinaire mouvement d'émancipation de l'humanité sous l'égide des Lumières qui a voulu, comme disait Nietzsche, ne plus détourner le regard de l'existence concrète vers des « arrière-mondes », et faire en sorte que nous habitions, dans l'harmonie, notre terre, que nous aurions transformée à notre image pour la rendre moins mystérieuse et moins hostile.

La modernité, en philosophie, c'est donc, avant tout, la volonté d'affirmer le sujet, ou le « moi », ou l'« individu », ou la « personne ». Ces concepts méritent une analyse fine que j'ai menée dans le tome III de *Mon Cours de philosophie* (<https://www.is-edition.com/>). Ici, je dois aller vite à l'essentiel.

J'ai précisé, dans le tome I, que le sujet, au sens moderne du terme, que l'on peut aussi nommer, avec Freud, le « moi » (car la distinction lacanienne entre « sujet » et « moi » n'a pas lieu d'être, voir le tome II de *Mon Cours de philosophie*), est, très précisément, cet être qui *construit son caractère* (concept d'Adler) et son *intériorité* pensante tout au long de sa vie, par l'assimilation personnelle de ce qui lui vient des autres (théorie des identifications). Cela implique à la fois de *se nourrir des autres* et de *savoir s'en dépendre*.

S'en nourrir, c'est un processus constant d'imitation et d'apprentissage, fondé sur l'amour pour les personnes incarnant l'« idéal du moi ». S'en dépendre, c'est l'ensemble des actions de séparation, parfois douloureuses, émaillées de deuils surmontés, qui nous permettent de devenir nous-mêmes *en refusant de n'être que les autres*. Cette séparation suppose la capacité de dire et « faire » non, de nier, donc, ce qui est le propre de la conscience (voir le cours, tome II). Cela ne signifie pas un refus systématique de tout ce qui nous vient d'autrui, et, d'ailleurs, il est très possible de reprendre des croyances, par exemple, qui nous ont été proposées-imposées par notre entourage. Mais le fait que nous sommes passés par la mise en question de ces croyances en change le sens : même si, objectivement, ce sont les mêmes, elles sont différentes, car, désormais, elles sont les nôtres, elles font notre « moi ».

La construction d'un « moi » prise au sens de la modernité a été, depuis

toujours, mon idéal. J'ai tenté d'être à la hauteur du projet, avec des hauts et des bas, bien entendu. J'ai été capable de décisions séparatrices très douloureuses et je ne me suis jamais trahi, mais je me suis parfois oublié, j'ai laissé le processus en repos avant de le reprendre, j'ai donc perdu du temps. La modernité voulait faire de nous des héros, nous avons fait ce que nous avons pu, avec nos forces et nos faiblesses.

Le « moi » postmoderne, lui, n'a pas grand chose à voir avec tout cela : j'ai montré, dans le premier tome de cet essai, que la postmodernité, c'est *l'indifférence à tout idéal un peu élevé* et le désir de faire du moi *donné* le moi idéal (ou plutôt, en termes freudiens, le « moi » conforme à l'« idéal du moi »). C'est lié à un autre principe de la postmodernité, qui est *le laisser-aller* en toute circonstance : étant devenu incapable du moindre effort sérieux, l'individu postmoderne a abandonné le projet de se « sculpter soi-même », de faire de sa vie une œuvre d'art, comme le voulait Nietzsche dans sa période dite « intellectualiste » (voir *Humain, trop humain*). Il en est donc réduit à imaginer *être déjà, par nature*, cette œuvre d'art qu'il est incapable de créer.

Peut-être est-ce une explication du retour régressif à un paganisme coupé de son histoire, à un culte de la nature allié à la haine de la civilisation et même de l'humanité qui est visible chez ces « vegan » extrémistes que sont les « antispécistes » (voir tome I). Et, bien entendu, cela s'articule aussi avec le relativisme tueur de vérité qui triomphe actuellement partout : d'une part il faut ignorer la triste réalité de son « moi donné » et, d'autre part, pour affirmer malgré tout ce « moi », il faut présupposer qu'il représente cette vérité, cette authenticité dont, par ailleurs, on ne veut plus. Cette contradiction incroyable entre le relativisme niant toute vérité et la nécessaire affirmation de cette vérité lorsqu'elle me concerne croit, pathétiquement, trouver sa formulation correcte dans le « à chacun sa vérité » que tous trompettent sans savoir, évidemment, ce qu'ils doivent au grand Luigi Pirandello. Rappelons une fois de plus que, dans une idéologie comme celle de la postmodernité, *tout se tient*.

À titre d'exemple de cette affirmation pathétique d'un « moi » qui, sentant trop son inanité, cherche désespérément à se rassurer en se pensant comme naturel et inné, je vais dire un mot d'une série des années 2015-2020, *Murder*, ou, ailleurs qu'en France, *How to Get Away with Murder* (littéralement « Comment échapper à une condamnation pour meurtre ») créée par Peter Nowalk et produite par Shonda Rimes, car c'est, selon moi du moins, un